

Amour secret

Ô toi d'où me vient ma pensée,

Sois fière devant le Seigneur !

Relève ta tête abaissée,

Ô toi d'où me vient mon bonheur !

Quand je traverse cette lieue

Qui nous sépare, au sein des nuits,

Ta patrie étoilée et bleue

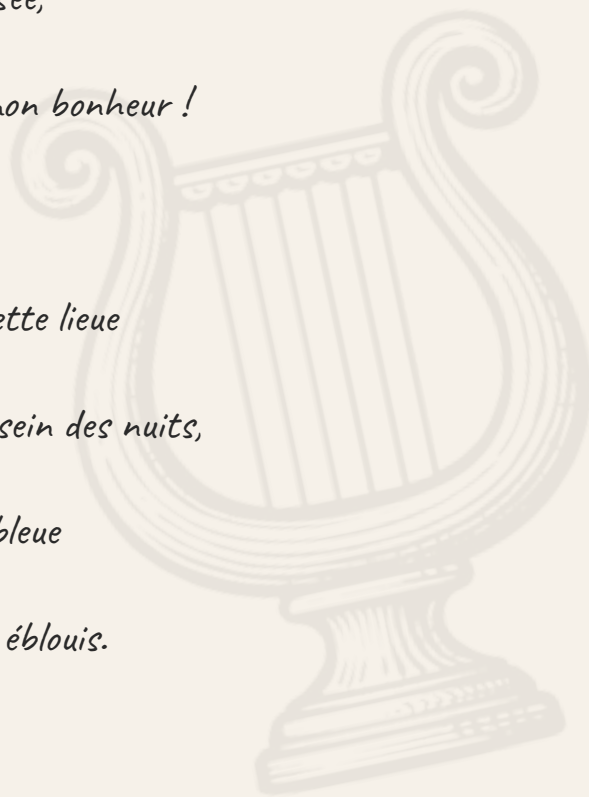
Rayonne à mes yeux éblouis.

C'est l'heure où cent lampes en flammes

Brillent aux célestes plafonds ;

L'heure où les astres et les âmes

Échangent des regards profonds.

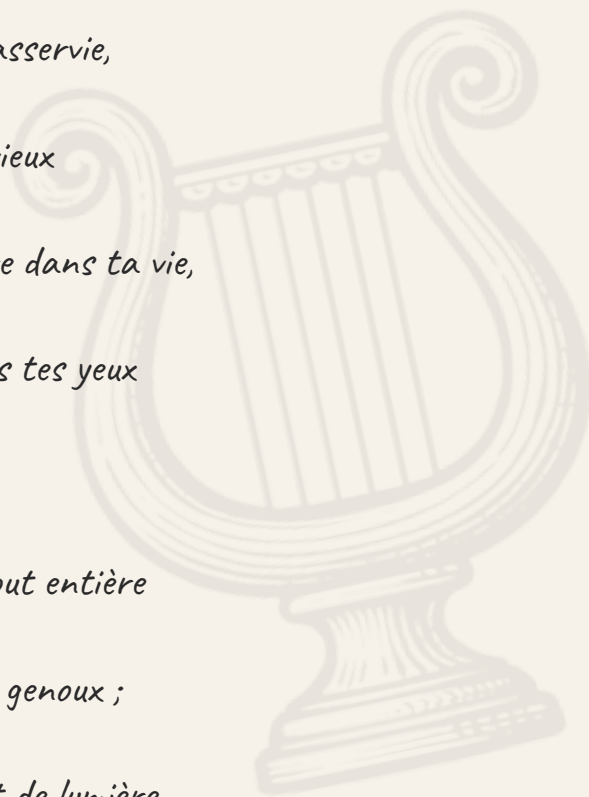


*Je sonde alors ta destinée,
Je songe à toi, qui viens des cieux,
A toi, grande âme emprisonnée,
A toi, grand coeur mystérieux !*

*Noble femme, reine asservie,
Je rêve à ce sort envieux
Qui met tant d'ombre dans ta vie,
Tant de lumière dans tes yeux*

*Moi, je te connais tout entière
Et je te contemple à genoux ;
Mais autour de tant de lumière
Pourquoi tant d'ombre, ô sort jaloux ?*

*Dieu lui donna tout, hors l'aumône
Qu'il fait à tous dans sa bonté ;*



Le ciel qui lui devait un trône

Lui refusa la liberté.

Oui, ton aile, que le bocage,

Que l'air joyeux réclame en vain,

Se brise aux barreaux d'une cage,

Pauvre grande âme, oiseau divin !

Bel ange, un joug te tient captive,

Cent préjugés sont ta prison,

Et ton attitude pensive,

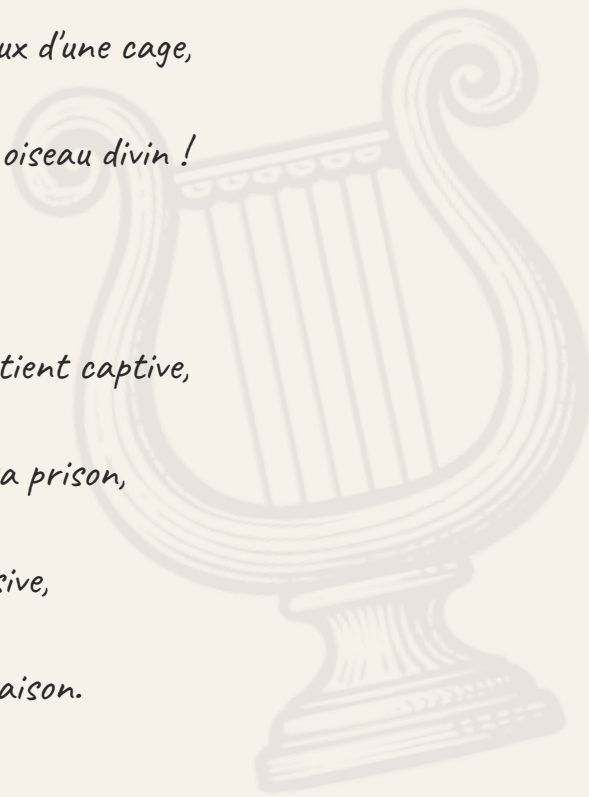
Hélas, attriste ta maison.

Tu te sens prise par le monde

Qui t'épie, injuste et mauvais.

Dans ton amertume profonde

Souvent tu dis : si je pouvais !



Mais l'amour en secret te donne

Ce qu'il a de pur et de beau,

Et son invisible couronne,

Et son invisible flambeau !

Flambeau qui se cache à l'envie,

Qui luit, splendide et clandestin,

Et qui n'éclaire de la vie

Que l'intérieur du destin.

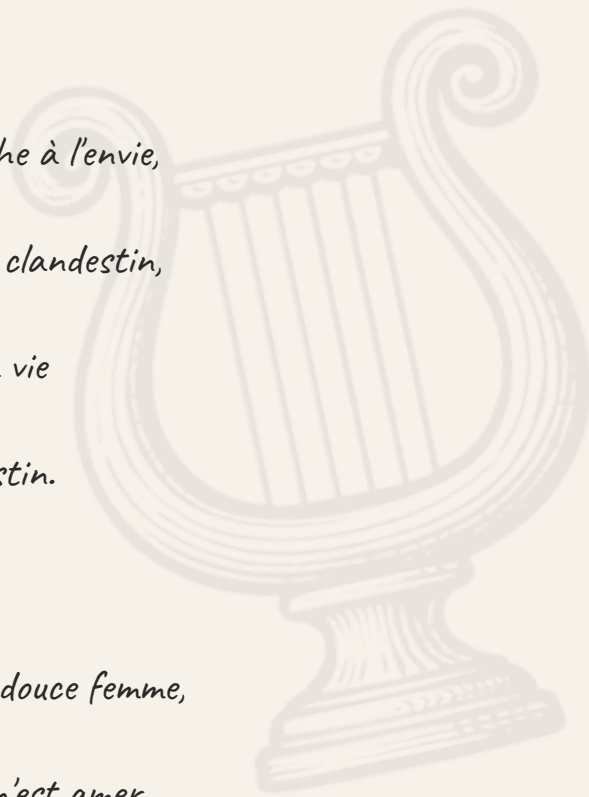
L'amour te donne, ô douce femme,

Ces plaisirs où rien n'est amer,

Et ces regards où toute l'âme

Apparaît dans un seul éclair,

Et le sourire, et la caresse,



L'entretien furtif et charmant,

Et la mélancolique ivresse

D'un ineffable épanchement,

Et les traits chéris d'un visage,

Ombre qu'on aime et qui vous suit,

Qu'on voit le jour dans le nuage,

Qu'on voit dans le rêve la nuit,

Et les extases solitaires,

Quand tous deux nous nous asseyons

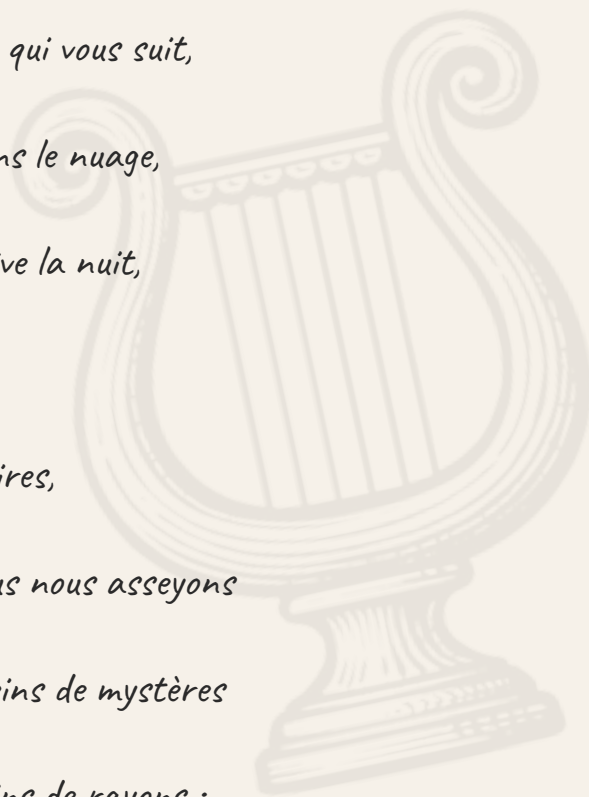
Sous les rameaux pleins de mystères

Au fond des bois pleins de rayons ;

Purs transports que la foule ignore,

Et qui font qu'on a d'heureux jours

Tant qu'on peut espérer encore



Ce dont on se souvient toujours.

Va, sèche ton bel oeil qui pleure,

Ton sort n'est pas déshérité.

Ta part est encor la meilleure,

Ne te plains pas, ô ma beauté !

Ce qui manque est bien peu de chose

Quand on est au printemps vermeil,

Et quand on vit comme la rose

De parfums, d'ombre et de soleil.

Laisse donc, ô ma douce muse,

Sans le regretter un seul jour,

Ce que le destin te refuse

Pour ce que te donne l'amour !

Victor Hugo (1802-1885)

